DIMANCHE 11 SEPTEMBRE 1853.

18e ANNÉE. — N° 944.

ON S'ABONNE :

A Lyon,

AU BUREAU

DE LA

CONSERVATION DES AFFICHES

A Paris,

Chez LEJOLIVET et Cie,

24, *rue N.-D.-des-Victoires.*

L'ENTR'ACTE LYONNAIS,

Journal des Théâtres et des Salons.

PRIX

DE

L'ABONNEMENT :

Lyon,

Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 6 fr.

1 franc de plus par trimestre, pour l'extérieur.

Ecrire franco.

L'ENTR'ACTE paraît régulièrement tous les Dimanches

LES BUREAUX DE L'ENTR'ACTE SONT RUE DE LA PRÉFECTURE, 3, PRÈS LE QUAI.

REVUE DES THÉATRES.

Lyon, le 10 Septembre 1853.

GRAND-THÉATRE.

L'opéra français a repris possession de notre Grand-Théâtre. C'est *la Juive* qui a inauguré la nouvelle année théâtrale. Le fort ténor, la forte première chanteuse et la première chanteuse légère débutaient. La première basse, M. Belval, faisait sa rentrée par le rôle du Cardinal. Disons de suite que les excellents souvenirs laissés par M. Belval lui ont mérité une rentrée des plus flatteuses; il a été accueilli par une salve d'applaudissements. M. Belval est une excellente acquisition; sa voix sonore, bien timbrée, a gagné encore, elle est plus étendue et plus grave; on voit que M. Belval n'est pas resté inactif et qu'il a sérieusement travaillé depuis que nous l'avions perdu; nous avons maintenant un Balthazar, un Marcel irréprochable.

M. Wicart, fort premier ténor, est un artiste qui possède d'excellentes, de précieuses qualités, de belles notes. Il a obtenu un beau succès dans

FEUILLETON.

LE MYOSOTIS.

(Suite.)

Bientôt un conseil de guerre s'assemble. Pierre Pitois est accusé d'avoir déserté, alors que son régiment allait se trouver face à face avec l'ennemi.

Ce conseil de guerre présenta un spectacle singulier. D'une part, il y avait un accusateur qui disait :

« Pierre Pitois, vous, un des plus braves soldats de l'armée, vous, sur la poitrine duquel brille l'étoile de l'honneur, vous qui n'avez jamais encouru ni une punition ni un reproche de la part de vos chefs, vous n'avez pu quitter votre régiment, le quitter presque à la veille d'une bataille, sans avoir été entraîné par un motif puissant. Ce motif, le conseil demande à le connaître, car il serait heureux de pouvoir, sinon vous acquitter, — il ne le doit ni ne le veut, — mais du moins vous recommander à la bienveillance de l'empereur. »

D'autre part l'accusé répondait :

« J'ai déserté sans raisons, sans motifs; je ne me repens pas. Si c'était à refaire, je recommencerais. J'ai mérité la mort; condamnez-moi ! »

Puis des témoins vinrent, qui dirent :

« Pierre Pitois a déserté, nous le savons, mais nous ne le croyons pas. »

D'autres :

« Pierre Pitois est fou; le conseil ne peut condamner un fou. Ce n'est pas à la mort, mais à l'hôpital qu'il faut l'envoyer. »

Peu s'en fallut que ce dernier parti fût adopté, car il n'y avait personne dans le conseil qui ne considérât la désertion de Pierre Pitois, dit *Avale-tout-cru*, comme une de ces singularités en dehors des possibilités humaines que nul ne comprend, mais que tout le monde admet. Cependant l'accusé se montra si simple, si logique dans sa persévérance à réclamer une condamnation; ce fut avec une si audacieuse franchise qu'il proclama son crime, répétant sans cesse qu'il ne le regrettait pas, la fermeté dont il fit preuve ressembla tellement à une bravade, qu'il n'y eut pas moyen de se réfugier dans la clémence. La peine de mort fut prononcée.

Lorsqu'on lui lut son arrêt, Pierre Pitois ne sourcilla pas. On l'engagea vivement à se pourvoir en grâce : il refusa.

Comme chacun devinait qu'au fond de cette affaire il y avait quelque étrange mystère, il fut décidé que l'exécution de Pierre Pitois serait suspendue. Le condamné fut reconduit à la prison militaire; on lui annonça que, par suite d'une faveur toute spéciale, il avait soixante-douze heures pour présenter son recours en grâce; il plia les épaules, et ne répondit pas.

Or, voici qu'au milieu de la nuit qui précédait le jour fixé pour l'exécution, la porte du cachot de Pierre roula doucement sur ses gonds; un sous-officier de la jeune garde s'avança jusqu'au

le rôle d'Eléazar; il chante avec goût; la prière a été très bien dite par lui. Le quatrième acte a été également très bien chanté. Son second début a eu lieu mercredi dans *la Favorite*. Après ces deux auditions, le succès du ténor nous paraît assuré.

Dans *la Juive*, nous avons eu la rentrée de M. Tell et de M^lle^ Duleau. Ces deux artistes ont été reçus avec une faveur marquée.

M^me^ Koska, forte première chanteuse, a fait également deux débuts, l'un dans Rachel, l'autre dans Léonor. Cette artiste a rencontré une opposition assez vive; sa voix est pure, ne manque pas d'étendue, et pourra par le travail acquérir beaucoup. Aidée et soutenue par une bonne méthode, cette artiste peut espérer de légitimes succès, mais il est à craindre que l'immense vaisseau de notre salle soit trop vaste pour le volume de sa voix.

M^me^ Berton, seconde première chanteuse légère, a également fait deux débuts, le premier dans le rôle d'Eudoxie de *la Juive*, le second dans Angèle du *Domino noir*; on ne doit certes jamais juger par comparaison, mais malgré la meilleure volonté les souvenirs sont là, et nous craignons bien que celui de M^lle^ Lavoye et de bien d'autres fasse grand tort à M^me^ Berton. Sa voix semblerait la placer plutôt dans le grand-opéra que dans l'opéra-comique. Une vive opposition s'est élevée contre cette chanteuse; peut-être pourra-t-elle la désarmer à son troisième début.

MM. Fromant, Lucien, Ducerf, Gustave, ont fait leur rentrée et ont été reçus avec grand plaisir; il en a été de même de Dubosc, qu'une maladie avait éloigné de la scène, et qui avait été remplacé par Vial. Duboscest rentré, dans *les Mousquetaires de la Reine*, par le rôle du capitaine Roland. Sa voix est aussi bien timbrée, aussi sonore, aussi belle que lors de ses premiers débuts. De vifs applaudissements se sont fait entendre après son air : *Du temps du roi Henri*.

Trois débuts importants ont été faits dans *les Mousquetaires de la Reine :* M. Barbot, premier ténor léger; M^me^ Barbot, première chanteuse légère; M^lle^ Hilaire, première Dugazon.

M. Barbot est un délicieux ténor léger. Voix sympathique, douce, pure et fraîche; excellent acteur rempli d'élégance et de distinction. Le succès de cet artiste ne saurait être douteux, et les deux épreuves qu'il a encore à subir ne seront, à notre avis, qu'une simple formalité.

M^me^ Barbot a également une fort jolie voix, beaucoup d'expression, une excellente tenue, et son succès comme actrice et comme chanteuse est certain.

M^lle^ Hilaire a déjà subi deux épreuves. Cette actrice, douée d'un extérieur agréable, a la physionomie de l'emploi et un organe assez sympathique. Le public l'a accueillie avec faveur, et sans manifester un enthousiasme extrême, paraît disposé à accepter son admission. Cette actrice a revelé dans ses deux debuts d'excellentes dispositions, que le temps et l'étude se chargeront de développer.

Mardi soir, *un Bal travesti* nous a rendu M^lle^ Deléchaux, dont la rentrée a été des plus flatteuses.

Clair Bénié faisait son premier début; il a été accueilli avec une faveur signalée.

Nos gentilles danseuses Hortense et Mariquitta, de plus en plus grâcieuses, sont vivement applaudies toutes les fois qu'elles paraissent.

M. Vincent, baryton, qui a révélé de bonnes qualités, n'a fait encore qu'une seule apparition dans le rôle d'Alphonse, de *la Favorite*. Nous attendons les débuts ultérieurs de cet artiste pour l'apprécier au point de vue de l'art et de ses moyens.

THÉATRE DES CÉLESTINS.

Le Naufrage de la Méduse vient d'être repris à notre petit théâtre, et un nouveau succès a couronné cette reprise. Victor Genin y a déployé, comme à son ordinaire, les qualités dramatiques qui le distinguent à un degré si éminent. Dupré, Vernier, Lureau s'y font applaudir comme partout. M^lle^ Gabrielle est un délicieux Grin-de-Sel, et gagne chaque jour dans l'affection des spectateurs; M^me^ Andrivau et M^lle^ Dorval s'y sont fait applaudir.

La Closerie des Genêts a été revue avec plaisir. Nous n'apprécierons pas aujourd'hui les qualités qui distinguent M^me^ Dusaule. L'importance de cet emploi nous fait un devoir d'attendre ses autres épreuves, et de lui consacrer un article spécial.

Lambert y a retrouvé les bravos que lui valut

---

bord du lit de camp où dormait le condamné, et, après l'avoir contemplé quelque temps, l'éveilla. Pierre Pitois ouvrit de grands yeux, et, regardant autour de lui:

— Ah! dit-il, c'est donc l'heure?... enfin!...

— Non, Pierre, répondit le sous-officier, ce n'est pas l'heure encore, mais bientôt elle sonnera.

— Et que me voulez-vous?

— Pierre, tu ne me connais pas, et moi je te connais; je t'ai vu à Austerlitz, et tu t'y es comporté en brave. Depuis ce jour-là, Pierre, j'ai conçu pour toi une vive et sincère estime. Arrivé d'hier à Strasbourg, j'ai appris ton crime et ta condamnation. Comme le geôlier de la prison est un de mes parents, j'ai obtenu de lui qu'il me fût permis de venir te dire: Pierre, celui qui va mourir regrette souvent de n'avoir pas près de lui un ami auquel il puisse ouvrir son cœur et confier quelque saint devoir à remplir... Pierre, si tu y consens, je serai cet ami...

— Merci, camarade, répondit Pierre d'une voix brève.

— N'as-tu rien à me dire?

— Rien.

— Quoi! pas un adieu pour ta fiancée, pour ta sœur?

— Une fiancée?..., une sœur?... Je n'en eus jamais.

— Pour ton père?

— Je n'en ai plus; il y a deux mois qu'il est mort entre mes bras.

— Pour ta mère?...

— Pour ma mère?... dit Pierre, dont la voix subit tout-à-coup une profonde altération; pour ma mère!... Ah! camarade, ne prononcez pas ce nom, car ce nom là, voyez-vous bien, je ne l'ai jamais entendu, je ne l'ai jamais dit dans mon cœur sans me sentir ému comme un enfant; et, dans ce moment, il me semble que si je parlais d'elle...

— Eh bien?

— Je pleurerais... Et pleurer ce n'est pas d'un homme! Pleurer, continua-t-il avec exaltation, pleurer quand je n'ai plus que quelques heures à vivre, ah! ce serait ne pas avoir de cœur!

— Tu es trop sévère, camarade. Je crois avoir, Dieu merci, autant de cœur qu'un autre, et cependant je pleurerais sans honte en parlant de ma mère.

— Vrai! dit Pierre en saisissant avec vivacité la main du sous-officier; vous êtes homme, vous êtes soldat, et vous ne rougiriez pas de pleurer?

— En pensant à ma mère?... non, certes; elle est si bonne, elle m'aime tant, et je l'aime tant aussi!

— Elle vous aime! vous l'aimez!... Oh! alors je veux tout vous dire, à vous; mon âme est pleine, il faut qu'elle déborde, et, quelque étranges que puissent vous paraître les sentiments qui m'animent, vous les comprendrez, j'en suis sûr.

ED. MORIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

cette création, et qu'il justifie à tant de titres.

Genin est un Kerouan remarquable; il donne au chouan une physionomie particulière qui n'exclut pas la tendresse paternelle; c'est pour lui une belle création de plus.

Lureau est toujours l'excellent Pornick que l'on se plaît à applaudir. Dorsay, Dupré, Henri y reçoivent toujours l'accueil le plus bienveillant et le plus honorable. Les autres rôles ont été assez bien tenus, et cette heureuse reprise, applaudie par le public, nous fait espérer que nous reverrons sur cette scène, l'œuvre éminente du regrettable Frédéric Soulié.

Les autres jours sont accaparés par Levassor, que la foule va écouter et applaudir. Rien de plus comique que sa *Nichée d'Arlequins, l'Amour pris aux Cheveux* et *les Trois Dimanches*.

Levassor est un artiste tellement hors ligne, qu'il serait superflu de revenir sur la supériorité de son talent. Il suffit que le public voit son nom sur l'affiche pour que la salle soit comble.

H. Augier.

On annonce pour lundi 12 septembre la troisième représentation du *Naufrage de la Méduse*. Cette représentation sera donnée au bénéfice de Genin. C'est un stimulant pour la foule qui ne fera pas défaut à l'appel de son artiste bien-aimé; aussi la salle des Célestins sera-t-elle envahie de bonne heure. — Avis aux retardataires.

PETITE CHRONIQUE.

Les tableaux vivants de M. Piot attirent chaque dimanche, au Jardin d'Hiver, un public empressé d'applaudir les admirables compositions que lui offre ce musée.

Jeudi devait avoir lieu, dans ce même établissement, une représentation des Frères Braquet, dont les journaux de la capitale font le plus grand éloge; malheureusement, un accident survenu à M. Jules Braquet a fait ajourner cette représentation. Nous espérons que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses, et que bientôt nous pourrons applaudir les intrépides gymnasiarques de l'Hippodrome de Paris.

— Nos correspondances de Marseille ne tarissent pas d'éloges sur les soirées mystérieuses que donne, en cette ville, M. Gabriel, physicien américain, dont la réputation nous était déjà connue.

Dans quelques jours, les Lyonnais seront appelés à sanctionner cette réputation. C'est au théâtre de la Galerie de l'Argue qu'auront lieu les soirées de M. Gabriel.

F. CONSTANT.

Le Jardin de la Rotonde est toujours le rendez-vous d'une foule joyeuse et animée qui vient chercher, sous ses ombrages, un plaisir qu'elle est toujours sûre d'y trouver. L'orchestre, fort bien dirigé par M. Arban fils, se fait toujours applaudir. Nous ne pouvons que féliciter la direction de ses efforts constants pour maintenir la vogue de cet établissement.

LOU ROUMÉVAGI DEI TROUBAIRES.

Du haut des montagnes qui dominent Fayence (Var), ce 1er septembre 1853.

Mon cher directeur,

J'interromps mon feuilleton, *les excentricités de poètes et d'artistes*, pour vous adresser cette lettre que j'écris sur le haut d'une des montagnes les plus hautes du département du Var; c'est vous dire que mes fantaisies voyageuses m'ont repris de nouveau, et que me voilà de nouveau descendant les ravins, escaladant les montagnes, jusqu'à ce que fatigué de mes courses je retourne dans mon paisible village.

Dimanche 21 août, j'ai assisté au *Roumévagi dei troubaïres* à Aix. On nous parle du siècle de Louis XIV comme ayant produit une foule de grands hommes; à côté du nôtre ce siècle est un paltoquet. Figurez-vous donc que plus de soixante poètes étaient réunis dans la ville du roi Réné; et si vous réfléchissez qu'il n'y avait là que les *troubaïres* d'un ou deux départements de la Provence, vous verrez que le nombre des poètes de notre époque doit s'élever à un chiffre phénoménal. Je suis persuadé que si l'on réunissait tous les poètes de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, ceux qui chantent en français avec ceux qui ne chantent qu'en provençal, on ne trouverait pas de ville assez spacieuse pour les recevoir.

Lou Roumévagi dei troubaïres s'est tenu dans la grande salle de l'hôtel-de-ville d'Aix, en présence de M. le Maire et de tout ce que la Provence a de plus distingué; les dames surtout n'avaient pas fait défaut à cette nouvelle *cour d'amour*. Le vénérable M. Dastros, président, a prononcé le discours d'ouverture, à ce discours vivement applaudi a succédé une cantate, composée par le *troubaïre* Gaut et chantée par le chœur des *Philistins*; bientôt après a commencé la séance, et chaque poète est venu à tour de rôle déclamer une pièce de vers *espélido dé sa cabesso*.

Le troubaïre Gaut, dont la facilité et la verve tiennent du prodige, a récité un joli morceau intitulé *la Benvengudo* (la Bienvenue); puis est venu *lou Sermoun d'un Capélan* (le Sermon d'un Curé) par le *troubaire* Aubert, curé de Boulbon (Bouches-du-Rhône), et plus de cent pièces de poésies provençales, excitant tantôt le rire tantôt les larmes, sont venues provoquer les plus enthousiastes applaudissements.

A la fois poètes et acteurs, les *troubaires* provençaux ont eu pour la plupart des mouvements sublimes. C'était un spectacle vraiment admirable de voir ces fronts hâlés, ces types de prolétaires monter sur une estrade un cahier à la main, et tout-à-coup de la bouche de ces hommes du peuple, s'exhaler des mélodies inimitables, un surtout, Mathieu Lacroix, maçon, dans une élégie intitulée *païro Martino* (pauvre Martine), a arraché des larmes à tout le monde, et même à ces vieux juges de la cour d'assises qui n'avaient peut-être jamais pleuré. Ceux qui ont vu déclamer Jasmin auront seuls une idée du poète-acteur; hé bien! le *troubaïre* Mathieu Lacroix est supérieur comme acteur au célèbre *troubaire* Jasmin.

Il nous serait trop long de citer les noms de tous les poètes qui ont concouru au *Ronmevagi dei troubaïres*; excepté quelques uns, tels que le *troubaïre* Croussillat, de Salon, tous ont eu quelques heureuses inspirations. Il est à désirer que, dans un autre concours, le jury plus sévère écarte de la lecture les pièces faibles ou mal écrites.

Mais si quelques faiseurs de vers ont provoqué quelque ennui, combien vite cet ennui a été oublié, quand le vétéran *dei troubaïres*, l'excellent Pierre Bellot est venu réciter *lou Poèto pescaire* (le Poète pêcheur), et quand la jeune Mlle Hortense Roland est venue apporter sa fleur à cette *garbetto* de poésies.

Ainsi *lou Roumévagi dei troubaïres* était composé des éléments les plus hétérogènes; prêtres, hommes de la campagne, ouvriers, journalistes, jeunes filles, tous ont concouru à tresser cette couronne poétique qui devrait être posée sur la tête du roi Réné, ce bon roi qui lui aussi fut un *troubaïre*. Un seul homme manquait à cette réunion, un seul poète provencal, le seul peut-être dont les lumières eussent pu éclairer la poétique assemblée et dont la verve intarissable lui eût donné un plus vif éclat. Ce *troubaïre* c'est Castil-Blaze.

Fernand Michel.

Variétés.

TALMA.

(Suite.)

Le 13 juin 1826, après trente-neuf ans non interrompus de succès, il parut pour la dernière fois en public dans le rôle de Charles VI. Quoique d'une constitution robuste, Talma portait en lui, par suite d'un vice intérieur de conformation, le germe d'une affection d'entrailles qui depuis quelque temps lui causait de vives souffrances. Après une trompeuse convalescence, le mal reparut avec plus de violence et fit bientôt de rapides progrès. Pendant tout le cours de sa maladie, le public demandait chaque soir des nouvelles de sa santé. Quant à lui, sans soupçon sur la gravité de son état, il s'occupait des rôles par lesquels il comptait reparaître sur la scène, et entretenait ses amis, ses camarades admis auprès de son lit, de ses idées sur la vérité théâtrale. C'est ainsi que, le 19 octobre 1826, à onze heures trente-cinq minutes du matin, mourut ce grand acteur, en prononçant quelques paroles entrecoupées, parmi lesquelles on distingua : « Voltaire!.... Comme Voltaire!... »

Ses funérailles eurent lieu le 21 octobre, au milieu d'un immense concours de peuple. Pairs, députés, magistrats, gens de lettres, artistes et artisans, presque toutes les classes de la société, on peut le dire, étaient représentées à ce deuil. Aux portes du cimetière du Père-Lachaise le corps fut enlevé du char funèbre par des jeunes gens qui mirent plus d'une heure, tant était grande la foule qui encombrait le cimetière, à franchir le court espace qui les séparait du lieu où avait été creusée la tombe. Là son camarade Lafon, MM. Jouy et Arnault, au nom de la Comédie-Française et de tous les écrivains dramatiques, lui adressèrent un suprême adieu. La gratitude publique lui a élevé une statue de marbre. Due à une souscription à laquelle la Comédie-Française contribua pour douze mille francs, cette statue, exécutée par David (d'Angers), est devenue la propriété des sociétaires du Théâtre-Français; elle est aujourd'hui reléguée dans une salle basse du Palais-Royal. Ne serait-elle pas mieux placée à Versailles, dans le musée consacré à *toutes* les gloires de la France?

« Un des malheurs de notre art, a dit Talma à la première page des réflexions sur l'art théâtral qu'il a écrites en tête des mémoires de Lekain, c'est qu'il meurt pour ainsi dire avec nous; tandis que tous les autres artistes laissent des monuments dans leurs ouvrages; le talent de l'acteur, quand il a quitté la scène, n'existe plus que par le souvenir de ceux qui l'ont vu et entendu. » Il appartenait sans doute à un tel acteur d'exprimer ces regrets, et de se plaindre de l'ingratitude de son art. Cette ingratitude est réelle; il semble quelle est la compensation des succès et des applaudissements que, plus directement que tout autre artiste, le comédien a recueillis de son vivant.

Talma, dont le talent, par un privilége qui n'a été accordé qu'à lui, n'avait jamais été plus brillant qu'à cette époque de la vie où il a coutume de décliner, prévoyait sans doute qu'il en offrirait lui-même un exemple. Vingt-six ans nous séparent à peine du jour où, plein de force, il faisait la gloire de la scène française; et combien déjà, dans le monde même des artistes, rencontre-t-on d'incrédules aux recits des émotions profondes que son génie faisait naître! Aussi est-ce un devoir, pour ceux qui ont vu cet illustre acteur, de protester par leur témoignage contre les fausses appréciations dont son incomparable talent est déjà l'objet. Il ne faut pas manquer à la reconnaissance qu'on lui doit pour les jouissances immatérielles si ravissantes que son talent nous a fait éprouver.

Ces jouissances, ce ne sont pas les illusions ou l'entrainement de la jeunesse qui les ont créées; chaque jour, nous en sentons la réalité confirmée par la réflexion, par l'expérience et par la pratique de l'art auquel elles furent dues. C'est ce qui nous autorise à affirmer que la supériorité de Talma dans son art fut non relative à l'époque où il s'est produit, mais absolue. Ignore-t-on d'ailleurs qu'au temps de Talma comme au temps de Lekain, le Théâtre-Français était peuplé d'artistes célèbres, et que tous, sans exception, s'inclinèrent devant l'un et l'autre de ces maîtres de la scène? Le talent de Talma fut tel qu'il semblera toujours, à ceux qui l'ont vu et entendu, qu'il avait inventé un nouvel art dans l'art dramatique, ou qu'il avait développé en eux un sens particulier pour l'apprécier. La nature l'avait, il est vrai, admirablement doué sous tous les rapports, pour la profession qu'il devait illustrer. Sans être très élevée, sa taille était bien prise, simple et noble; tout en lui portait le cachet de la distinction; sa tête avait un caractère ferme et prononcé; son œil, d'un bleu de mer, tendre ou terrible, était toujours expressif; ses jambes nerveuses étaient légèrement arquées; il avait le cœur robuste et la physionomie mobile.

Menaçait-il? son regard devenait effrayant; sa voix vigoureuse, particulièrement belle et profonde, était une esclave assouplie qui jamais ne se permit le moindre écart ou ne fit entendre un son douteux; il la maniait avec une habileté surprenante, et un tremblement de la jambe, dont il avait contracté l'habitude, ajoutait à ses vibrations. Il parlait peu, à moins qu'il ne fût question de son art, auquel il ne pouvait s'empêcher de rapporter ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, tout ce qui se passait autour de lui. « Dans une circonstance, dit-il, où j'éprouvai un chagrin profond (la mort d'une de ses sœurs), la passion du théâtre était telle en moi, qu'accablé d'une douleur bien réelle, au milieu des larmes que je versais, je fis malgré moi une observation rapide et fugitive sur l'altération de ma voix, et sur une certaine vibration spasmodique qu'elle contractait dans les pleurs; et, je le dis non sans quelque honte, je pensais machinalement à m'en servir au besoin. »

P. Regnier.
(de la Comédie-Française.)

MÉLANGES.

Le Ménestrel contient de curieux détails sur le prix que se font payer en ce moment en Europe les chanteurs à la mode.

Le Ménestrel, rendant compte des efforts tentés par M. Roqueplan pour compléter sa troupe d'opéra, énumère ainsi les résultats obtenus :

« 1° M. Tamberlick, ténor italien, dont l'ampleur et la beauté de la voix conviennent merveilleusement à notre Grand-Opéra, aurait refusé jusqu'à 145,000 fr. par an!..... C'est que M. Tamberlick gagne à Saint-Pétersbourg 80,000 fr. par saison, 65,000 fr. à Londres; total, 145,000 fr. pour chanter la musique qu'il aime et qui convient à son talent; 2° l'excellente basse, Formes, aurait fait une réponse également négative aux offres brillantes de M. Roqueplan; 3° restait Mlle Cruvelli, qui a déclaré renoncer complétement à l'idée de chanter en français.

» Veut-on maintenant connaître les prétentions des chanteurs italiens communiquées à S. M. l'Empereur par M. Corti avant sa définitive renonciation au privilége des Bouffes? Les voici : 1° Mlle Alboni demandait 2,000 fr. par soirée; 2° Mario et Mlle Grisi, 150,000 fr. par saison, si toutefois ils parvenaient à rompre le traité qui les lie pour cinq mois à des spéculateurs américains. »

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire-Gérant, Bréghot.

LYON. — IMPRIMERIE DE B. BOURSY,
Grande rue Mercière, 90.